

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Des revues

François Ricard

---

Volume 18, Number 4-5 (106-107), July–October 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30911ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Ricard, F. (1976). Review of [Des revues]. *Liberté*, 18(4-5), 658–367.

# *littérature québécoise*

## DES REVUES

On se plaint souvent des conditions de plus en plus difficiles, sinon carrément impossibles, que doivent affronter les revues littéraires et culturelles au Québec (comme un peu partout dans le monde) : exiguïté du public lecteur, concurrence de l'audio-visuel, cherté de l'édition, etc. Et l'on a sans doute raison. Mais assez curieusement, cela n'empêche pas les revues québécoises de survivre et de se multiplier — avec l'aide gouvernementale, il est vrai —, tout en atteignant à des niveaux de qualité assez remarquables. Quoi qu'on dise, il semble bien que la revue demeure et demeurera encore longtemps un mode privilégié d'expression culturelle, que ni la radio ni la télévision ni le journal ne pourront remplacer tout à fait.

Si donc l'on compare le paysage général des revues québécoises actuelles à celui d'il y a dix ou douze ans, la première chose qui frappe est la continuité, et le peu d'effet que semble avoir eu en ce domaine ce qu'on a appelé — avec beaucoup d'exagération — la révolution macluhanienne. Il se publie aujourd'hui autant, sinon plus de revues qu'en 1965. Également, maintes revues fondées au cours de ces années et même auparavant existent toujours : *la Barre du jour*, *Ecrits du Canada français*, *Études françaises*, *Liberté*, *Livres et auteurs*, *Voix et images du pays*, etc., et à plusieurs de celles qui ont disparu, d'autres ont succédé qui les prolongent assez directement : *Parti pris*, par exemple, a eu une nom-

breuse progéniture (*Chroniques, Stratégie, Interventions* et même, en un certain sens, *Mainmise* et *Hobo-Québec*). En somme, pour ce qui est de leur nombre et de la diversité des tendances qu'elles représentent, les revues québécoises se portent encore très bien et peut-être même mieux que naguère.

Certaines choses, cependant, ont changé. Par exemple, il n'y a plus aujourd'hui ce qu'on peut appeler une grande revue de combat, qui rallie autour d'elle l'ensemble de la gauche intellectuelle et rayonne à peu près dans tous les milieux dits progressistes, comme ont pu le faire en leur temps, *Cité libre* ou *Parti pris*. La gauche actuelle, pour toutes sortes de raisons, est de plus en plus divisée, morcelée en un faisceau de tendances aussi diverses qu'hostiles les unes aux autres, si bien qu'au lieu de s'exprimer à travers une ou deux revues largement diffusées, elle produit plutôt une multitude de petits périodiques à tirages limités, qui se combattent âprement les uns les autres et remuent de plus en plus rarement l'opinion publique. Je ne dis pas que ce soit un mal, ni que l'espèce d'unanimité qui se formait naguère autour de *Cité libre* ou de *Parti pris* n'ait pas comporté une part d'artifice et de danger. Simplement, on doit constater l'atomisation de la pensée progressiste actuelle, atomisation qui ne va d'ailleurs pas sans une inefficacité de moins en moins contestable. Ce phénomène, où l'on peut voir le signe d'un certain désarroi, reflète peut-être aussi une inquiétude, donc une recherche, c'est-à-dire la promesse d'un réajustement éventuel. Depuis la fin de *Parti pris*, la fondation du P.Q. et la réorientation idéologique qui a marqué le syndicalisme au cours des dernières années, l'intelligentsia québécoise, en effet, est comme déroutée. Déchue pour ainsi dire du rôle d'élite pensante et militante qui avait été le sien pendant si longtemps, rôle assumé aujourd'hui par d'autres instances, elle a peine à se trouver un nouveau mode d'intervention et se voit de plus en plus marginalisée et comme frappée d'incapacité, se contentant soit de répéter ce qui a déjà été dit (ici ou ailleurs), soit de se mettre sans cesse elle-même en question, soit encore de produire ou de combattre des chimères. On a l'impression d'assister (de participer) à une dépense d'énergie aussi immense que vaine, à moins que

cette agitation et que ces tiraillements ne soient pas seulement une manifestation d'impuissance mais préludent, qui sait, à l'émergence de nouvelles synthèses idéologiques mieux adaptées à la conjoncture socio-politique et culturelle où vit le Québec depuis cinq ou six ans. Il faut être optimiste.

Dans le domaine des revues plus strictement littéraires, un autre aspect de la production actuelle comparée à celle de naguère retient aussitôt l'attention : c'est la rareté des revues qui se consacrent à la publication d'oeuvres de création. A part *Liberté*, en effet, il n'existe à peu près aucune revue qui continue d'accueillir dans ses pages les poèmes et les proses de jeunes auteurs et d'écrivains plus connus, quelle que soit leur allégeance idéologique ou artistique. Même les revues de création qu'on dirait spécialisées, c'est-à-dire consacrées à telle ou telle forme de littérature ou aux productions d'un groupe particulier d'écrivains, même ces revues dont le rôle est pourtant essentiel dans la vie littéraire se font de plus en plus rares. Outre *les Herbes rouges* (qui ne se portent plus très bien, dit-on), *Cul-Q* (qui s'enfonce toujours davantage dans un cul-de-sac) et *Hobo-Québec* (en partie, c'est-à-dire trois revues qui se répètent les unes les autres, on ne trouve pratiquement plus rien, si ce n'est les *Ecrits du Canada français*, au titre anachronique, et que les Editions La Presse viennent de ressusciter. La dernière livraison<sup>(1)</sup> (la précédente remontait à l'automne de 1974) contient un télé-théâtre assez ordinaire de Marcel Dubé, un baroque « poème-ballet » d'Andrée Maillet, une dizaine de nouvelles, dont certaines excellentes (de Hélène P. Holden, romancière canadienne, de Naïm Kattan et de Normand Rousseau), des poèmes, et surtout, comme le veut la coutume, un texte ancien du plus haut intérêt : l'*Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des loix, des usages, etc. de ses habitans* attribuée à Denis-Benjamin Viger (1774-1861). Ecrit au début du dix-neuvième siècle, il s'agit d'un plaidoyer en faveur du respect des Canadiens, de leur langue et de leurs droits, meilleur moyen, selon l'auteur, d'assurer la stabilité du pays et de servir les intérêts des Anglais eux-mêmes. Cet écrit, évidemment, n'a pas empêché l'Acte d'Union ni changé quoi que ce soit aux attitudes de nos

distingués compatriotes, qui mijotaient sans doute déjà la fondation de la CATCA. Comme quoi ce n'est pas d'aujourd'hui que le « French Power » vole bas... ou très haut dans les nuages.

Mais qu'on le veuille ou non, les *Ecrits* — dont la formule n'a pas varié depuis plus de vingt ans — manquent de dynamisme et n'offrent plus guère de surprises tout comme la plupart des publications « spécialisées » mentionnées auparavant. C'est pourquoi il faut saluer avec beaucoup de respect et d'admiration la naissance toute récente d'une nouvelle revue de création : *Estuaire*, fondée à Québec par un groupe de poètes qui, quoique jeunes, sont déjà bien connus : Pierre Morency, Jean Royer et Jean-Pierre Guay, à qui s'est joint le peintre Claude Fleury. Le premier numéro, paru en mai dernier<sup>(2)</sup>, augure on ne peut mieux : présentation extrêmement soignée quoique classique, mise en page sobre et aérée, richesse et intérêt du contenu, bien que la nouveauté n'en soit pas la principale caractéristique. On y trouve surtout des poèmes — la revue étant nettement orientée en ce sens —, dont les meilleurs sont ceux de Pierre Morency, et quelques articles de fond : notamment une sorte d'autobiographie très émouvante du même Morency et, de Jean Royer (qui est notre meilleur chroniqueur littéraire), un journal de l'affaire dite de la Murale du Grand Théâtre de Québec, dans laquelle Roger Lemelin a joué un bien triste rôle, ainsi que l'histoire du groupe des « Poètes sur parole » qui a animé la vie littéraire de la Vieille Capitale vers 1969 et où se trouvent les origines lointaines d'*Estuaire*. La revue se veut québécoise au premier chef, c'est-à-dire de Québec et pour Québec. Et cela se sent, non seulement dans le contenu mais aussi dans le ton, dans cette ferveur et cet esprit d'amitié qui animent l'équipe de collaborateurs, également dans ce que j'appellerais un certain romantisme (qui n'a bien sûr rien à voir avec celui de la première Ecole de Québec) que Montréal, malheureusement peut-être, connaît de moins en moins. Il n'y a qu'à lire le prospectus de la revue pour s'en rendre compte. On ne trouve plus dans les pages des revues montréalaises cette ardeur et cette espèce de foi qui rappellent les années où le mot « pays », le mot

« liberté », le mot « parole » soulevaient encore poètes et lecteurs.

La revue *Estuaire* est devenue (un) lieu de rencontre, animé du désir de multiplier la création, de se manifester, de témoigner, de provoquer, de proposer un avenir à notre liberté. C'est la poésie, cette réponse intime aux questions brûlantes, et non le discours idéologique, qui a motivé l'urgence d'inventer ce lieu. La revue *Estuaire* est née d'un besoin commun d'affirmer la vie dans le poème et de poursuivre en groupe une démarche critique face aux nécessités d'une expression individuelle et collective. C'est dans la création que nous trouverons les langages de notre réalité...

Disons, en deux mots, qu'*Estuaire* se rattache, poétiquement, à l'Hexagone, idéologiquement à la pensée indépendantiste (Miron y est nommé à chaque page), et sociologiquement à la génération des 30-35 ans. C'est dire à la fois sa nécessité et la continuité dans laquelle elle se situe.

Deux autres revues ont vu le jour il y a peu de temps. La première nous vient d'Ottawa, ou plus précisément d'Adrien Thério, ci-devant directeur-fondateur de *Livres et auteurs*, et se nomme simplement : *Les Lettres québécoises*. Bien que la majeure partie — sinon la totalité — des collaborateurs soient des professeurs d'université, il ne s'agit pas à proprement parler d'une publication universitaire, mais plutôt, comme le précise le sous-titre, d'une « revue de l'actualité littéraire », en dépit du fait que sa fréquence ne doit pas dépasser quatre livraisons par an. On y trouve donc surtout des comptes rendus, dans la plus pure et, il faut le dire, la moins surprenante tradition qui soit. Les rubriques respectent la division ordinaire par genres : roman, poésie, théâtre joué, rééditions, essai littéraire, ouvrages scientifiques, à quoi s'ajoutent une entrevue (avec Gérard Godin dans le numéro de mars, Alphonse Piché dans celui de mai) et diverses bricoles : collaborations des lecteurs (eux aussi professeurs), textes de création et, comme il fallait s'y attendre, la chronique personnelle du directeur, qui a « des choses à dire », comme, par exemple, que Claude Jasmin ne l'a pas compris ou qu'*Angéline de Montbrun* est un roman pieux.

Tout cela est fort intéressant. Mais la revue, dont deux numéros ont paru jusqu'à maintenant<sup>(3)</sup>, déçoit. Non qu'elle n'ait pas sa place — ce qu'Adrien Thério se tue d'ailleurs à démontrer —, mais elle manque par trop de vie et d'originalité. La couverture est d'une gaieté tout outaouaise, c'est-à-dire nulle ; la mise en page monotone et banale, c'est-à-dire tout le contraire de ce à quoi l'on serait en droit de s'attendre de la part d'un magazine qui se veut le « témoin de la littérature en marche ». Certes, l'argent manque, mais il peut arriver — comme à *Estuaire* ou à *Jeu*, par exemple — qu'on réussisse à le remplacer par l'imagination, ce qui n'est nullement le cas ici. Quant aux articles, il a beau y en avoir d'excellents (ceux de Gabrielle Poulin, de Pierre Nepveu, de Denis Saint-Jacques notamment), la plupart ne dépasse guère le niveau très moyen du compte rendu de professeur, ni trop chaud ni trop froid, tiède plutôt et tel qu'on en trouve à la tonne dans toutes les publications professorales. Autrement dit, le principal reproche qu'on peut adresser à cette revue, c'est, tout en prétendant innover, de refaire ce qui a toujours été fait et continu d'être fait — excellemment — par d'autres (comme *Livres et auteurs* notamment, dont le souvenir, quoi qu'en dise Thério, pèse lourd). En fait, s'il est vrai, comme le soutient encore Thério, qu'il y a place pour une revue d'actualité littéraire au Québec, il faut cependant se résigner à admettre que cette place, même depuis la fondation des *Lettres québécoises*, reste tout aussi vacante qu'auparavant.

J'ai nommé plus haut *Jeu*. Cette revue, également nouvelle venue, comble vraiment, cette fois, une lacune qu'il fallait combler, et le fait très bien, si l'on en juge par les deux numéros parus à ce jour<sup>(4)</sup>. « *Jeu*, comme l'écrit fort justement Gilbert David, naît d'un manque » et veut corriger ce manque de la seule façon possible : par l'invention, par l'exploration, par l'intervention à la fois lucide, partielle et courageuse. Aussi règne-t-il dans ces pages un authentique climat de recherche et de création : on éprouve à lire les articles de Claude des Landes, de Michel Vaïs (son excellent historique des *Saltimbanques*, dans le No 2) et surtout de Gilbert David, le sentiment de défricher quelque chose de

neuf, de participer à un travail, d'avancer. Tous les collaborateurs ou à peu près sont des artisans directement engagés dans la pratique et la réflexion théâtrales, tous ont la passion du théâtre et de ses possibilités, ce qui donne à leurs textes cette rectitude et ce sérieux si éloignés de la platitude des répétitions universitaires. Ici, vraiment, quelque chose est « en marche », qu'il faudra suivre attentivement.

A côté de ces périodiques « engagés », un autre groupe de revues mérite qu'on s'y arrête : c'est celui des revues dites universitaires, comme *Etudes françaises* (de l'U. de M.), *Etudes littéraires* (de Laval) et *Voix et images* (de l'UQAM), cette dernière consacrée exclusivement à la littérature québécoise, les deux autres à l'ensemble des recherches littéraires, aussi bien québécoises qu'étrangères. Deux faits, ici, sont à signaler. Tout d'abord, l'abandon (par *Etudes françaises* du moins) de la formule traditionnelle qu'on pourrait appeler « ouverte », c'est-à-dire celle qui se bornait à réunir dans des livraisons régulières une série d'articles portant sur des sujets variés, en faveur de la formule thématique (adoptée dès sa fondation par *Etudes littéraires*), nettement plus intéressante (pour le lecteur) et qui a surtout l'avantage de ne plus faire dépendre la revue des seuls manuscrits qu'elle reçoit plus ou moins au hasard de collaborateurs aussi imprévisibles que solitaires, pour en faire au contraire le fruit d'un véritable travail d'équipe. Ce changement, en réalité, va tout à fait dans le sens de la recherche actuelle, qui ne peut plus se faire comme autrefois en vase clos, mais doit devenir de plus en plus collective. Le deuxième fait à noter concerne *Voix et images*, qui se présente depuis septembre 1975 à la fois comme une nouvelle revue et comme la continuation de *Voix et images du pays*. Pour significatif qu'il soit, ce changement de titre ne modifie heureusement rien d'essentiel à l'orientation que Jacques Allard et Renald Bérubé avaient imprimée à cette publication qui a joué, dans l'émergence des études littéraires québécoises et dans le renouveau critique des dernières années, un rôle de premier plan. On trouve donc, dans les trois livraisons déjà parues<sup>(5)</sup>, en plus des études et des comptes rendus habituels, des entrevues (avec Aquin, Duguay, Bessette) accompagnées de mini-dossiers sur les inter-

viewés, et des chroniques consacrées à des œuvres ou à des événements de l'actualité, toutes choses qui accentuent d'autant l'une des qualités les plus précieuses de cette revue : l'articulation sur le présent, l'intérêt porté par les critiques professionnels à la littérature vivante, telle qu'elle se fait et se lit ici et maintenant.

Au nombre des revues universitaires, il faut aussi mentionner, bien sûr, *Livres et auteurs québécois*<sup>(6)</sup>, ce grand banquet annuel de tous les universitaires, dont la livraison portant sur 1975 a paru en juin dernier. Nul besoin d'insister sur l'utilité de cette publication, utilité qui se manifeste peut-être moins au moment de sa parution annuelle qu'après coup, lorsque avec le temps on oublie la production de telle ou telle année et qu'on veut pour diverses raisons la reconsidérer. Cette revue devient alors un document de première valeur. Cela dit, on constate à la lecture de *Livres et auteurs québécois 1975* qu'une telle entreprise a quelque chose de presque impossible. Vouloir établir le catalogue critique de la production d'une année implique en effet deux choses : l'exhaustivité et l'objectivité. Pour la première, même l'équipe de direction consent à y renoncer, sauf dans la bibliographie, qui est d'ailleurs complète et rigoureuse. Et quant à l'objectivité, elle signifierait, à la limite, qu'on accorde une attention égale à toutes les œuvres parues, ce qui est évidemment chimérique. Il faut donc se débrouiller pour être le plus juste possible et pour laisser à chaque collaborateur l'entière liberté de son jugement, ce qu'on réussit à mon avis très bien, même si toutes sortes de facteurs interviennent qui faussent un peu l'égalité des chances données à chaque œuvre de recevoir le traitement qu'elle mérite : la longueur du compte rendu demandé aux collaborateurs, la place de ce compte rendu dans la section, et même le choix du collaborateur, puisqu'il est évident que demander à André Brochu, par exemple, d'écrire le compte rendu de tel ou tel livre signifie déjà que la direction considère ce livre comme plus important que tel autre que l'on confie à quelque obscur professeur dont le curriculum vitae ne correspond pas encore à la promotion qu'il vise. On arrive ainsi, c'est fatal, à des injus-

tices : il est dommage, par exemple, que ce soit un imbécile qui ait écrit sur *Une liaison parisienne*. Mais ce sont là d'inévitables erreurs de détail, et l'ensemble reste d'une correction, d'une justesse plus que satisfaisantes. Quand les universitaires se jettent tous ensemble sur les écrivains, il arrive que cette curée serve la littérature, ce dont *Livres et auteurs* est l'un des exemples les plus probants.

Enfin, on m'en voudrait de ne pas signaler deux autres revues qui, sans être proprement universitaires, émanent également des milieux de l'enseignement. Aucune des deux n'est strictement littéraire, bien que la littérature y tienne une place de choix. D'abord *Québec français*<sup>(7)</sup>, organe de l'Association québécoise des professeurs de français, vingt-deux numéros publiés jusqu'à maintenant, et dont l'équipe de rédaction loge surtout à Québec, autour d'André Gaulin, Aurélien Boivin et Gilles Dorion. C'est une revue insuffisamment connue et cependant très bien faite : chaque livraison comprend, outre quelques articles d'intérêt pédagogique, des recensions de livres et surtout un dossier à la fois simple et utile sur un écrivain d'ici (dans le No 22 : André Langevin). Pour ceux que préoccupe le moins l'enseignement de la langue et de la littérature au Québec, *Québec français* demeure la meilleure source de renseignements présentement disponible.

L'autre revue est sans doute mieux connue. Il s'agit de *Critère*, publié par un groupe de professeurs d'Ahuntsic, et que son sérieux et sa très belle tenue placent parmi les meilleures publications québécoises actuelles. On se rappelle notamment les numéros sur le jeu (No 3) et sur l'enseignement collégial (No 8), dont la qualité se retrouve, égale sinon supérieure, dans les deux dernières livraisons publiées en juin sur *la Santé*<sup>(8)</sup> : 550 pages de données précises et de réflexions extrêmement pertinentes sur un problème crucial de notre actualité. L'intérêt de ces deux numéros, comme de tous les numéros précédents de *Critère*, est double : ils sont pluridisciplinaires, au sens le plus fort du terme, puisqu'ils font appel à des collaborateurs de tous les horizons, aussi bien théoriciens que praticiens, spécialistes que profanes ; et ils articulent efficacement la réflexion à la description, le géné-

ra au particulier, l'examen théorique et universel des questions à l'analyse de leur conjoncture présente et locale la plus immédiate.

Ainsi donc, si la liberté et la vivacité intellectuelles d'une société peuvent se refléter dans le nombre et la qualité des revues qui s'y publient, on a tout lieu, présentement, d'être encouragé. Une seule chose reste à savoir : combien lisent ces revues, et qui ?

FRANÇOIS RICARD

- 
- (1) *Ecrits du Canada français*, Montréal, No 40, 1976, 254 pages, \$6.50.
  - (2) *Estuaire*, Québec, No 1, mai 1976, 121 pages, \$3.50 (abonnement : \$10.00 pour quatre numéros, C.P. 828, Haute-Ville, Québec 4).
  - (3) *Les Lettres québécoises, revue de Pactualité littéraire*, vol. I, No 1, mars 1976, 40 pages ; vol. I, No 2, mai 1976, 48 pages, \$1.00 (abonnement \$6.00 par an, Editions Jumonville, C.P. 1840, Station "B", Montréal).
  - (4) *Jeu, cahiers de théâtre*, Montréal, No 1, hiver 1976, 111 pages, \$3.95 ; No 2, printemps 1976, 127 pages, \$5.95 (abonnement : \$9.00 par an, C.P. 1600, Succursale "E", Montréal).
  - (5) *Voix et images*, Montréal, vol. I, No 1, septembre 1975 (contient un index de *Voix et images du pays*) ; vol. I, No 2, décembre 1975 ; vol. I, No 3, avril 1976 ; \$4.95 le numéro (abonnement : \$12.00 par an, P.U.Q., C.P. 250, Succursale "N", Montréal).
  - (6) *Livres et auteurs québécois 1975*, Québec, P.U.L., 1976 338 pages, \$7.50.
  - (7) *Québec français*, Québec, No 22, mai 1976, 50 pages, \$1.50 (abonnement : \$6.00 par an, C.P. 9934, Québec).
  - (8) *Critère*, Montréal, No 13, juin 1976, 274 pages (*La Santé* 1) ; No 14, juin 1976, 284 pages (*La Santé* 2), \$5.00 le numéro.